

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 89
Number 1 *Littérature burkinabè en transition*

Article 4

12-1-2017

Présentation

Isaac Bazié

Alain Joseph Sissao

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Bazié, Isaac and Sissao, Alain Joseph (2017) "Présentation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 89 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol89/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Littérature burkinabè en transition

La littérature burkinabè, malgré une production de plus en plus dynamique dans un champ littéraire en émergence, reste somme toute mal connue au-delà des frontières nationales ou régionales. Cet état de fait est directement lié à un effet de réception plutôt qu'au dynamisme du contexte littéraire en soi. Face à ce constat, le présent numéro spécial se comprend comme une contribution visant à mieux faire connaître des tendances et des textes de la littérature burkinabè.

Depuis *Crépuscule des temps anciens* (1962) de Nazi Boni (1912-1969), on ne compte plus les textes et les auteurs qui sont venus marquer le champ de la littérature burkinabè. Ces œuvres se sont inscrites d'une part dans le sillage de ce texte canonique, c'est-à-dire d'une écriture qui affiche clairement son lien avec les traditions ; d'autre part, elles portent aussi les marqueurs d'un métissage linguistique et culturel qui rend compte de la complexité des réalités et des préoccupations qui traversent la société burkinabè contemporaine.

La publication de ce numéro arrive à la suite d'événements politiques majeurs au Burkina Faso : soulèvement politique historique en octobre 2014, période de transition politique houleuse et gestion des crises et défis post-transition, etc. D'où le titre « Littérature burkinabè en transition ». L'usage de la notion de transition ici n'est cependant pas le fait d'un opportunisme visant à accoler aux propos sur la littérature l'étiquette politique du jour. Il est plutôt tributaire des tendances qui se dégagent à l'étude des contributions qu'ont proposées les auteurs, face à des productions s'inscrivant dans plusieurs genres, et soucieuses de se faire lire d'une manière doublement novatrice : d'abord, du fait du renouvellement des questions traitées et, subséquentment, des formes novatrices à plusieurs égards à travers lesquelles ces questions sont portées à la connaissance des lecteurs ; et ensuite, du fait non moins important du renouvellement des appareils critiques et théoriques avec lesquels les problématiques sont abordées et qui renseignent par

ailleurs sur la vitalité de la recherche et le souci d'une appréhension de plus en plus complexe du fait littéraire en soi.

Ce n'est pas un coup du hasard si le dossier s'ouvre avec un article excellemment instruit de Hamadou Mandé sur les mutations dans l'écriture théâtrale au Burkina Faso, visant une période d'un peu plus de trois décennies. Cette étude qui embrasse un important échantillon de l'écriture théâtrale au Burkina Faso permet de prendre la juste mesure des mutations et des nouvelles tendances sur le genre et ses scènes. La contribution de Christophe Konkobo qui suit celle de Mandé fait ressortir de manière fort éloquente deux voix marquantes des productions théâtrales contemporaines: Aristide Tarnagda et Sophie Kam. Konkobo les lit sous le signe de l'équilibre à trouver face aux dichotomies de diverses natures, et marquées par un usage particulier du langage et un investissement tout aussi caractéristique du lieu.

Si l'écriture théâtrale est marquée par un foisonnement de textes, concomitamment à des pratiques qui disent tout le dynamisme de la scène burkinabè, la poésie n'est pas non plus en reste. Les productions dans le genre sont documentées dans le présent numéro de deux manières. D'une part, à travers la réflexion de Kandayinga Landry Guy Gabriel Yaméogo, qui pose un synoptique sur le genre et permet par le fait même de voir les articulations majeures dans la poésie burkinabè à travers trois auteurs: Somaïla Sawadogo, Bernadette Dao et Babou Paulin Bamouni. Le regard que pose ensuite Alain Sanou sur la scène poétique doit se lire plus comme un déplacement et un élargissement de celle-ci que comme une confirmation du genre dans sa forme classique. Cette contribution trouve toute sa richesse dans le fait qu'elle instruit le lecteur – de manière critique et avec une compétence linguistique indispensable pour ce type d'étude – sur la genèse et le développement de genres oraux dans un contexte de culture urbaine.

Trois contributions partent d'une perspective géocritique pour appréhender le traitement de l'espace et les questions esthétiques associées à des systèmes de valeur changeants dans le roman burkinabè. En effet, c'est sur cette problématique que réfléchissent Mahamadou Lamine Ouédraogo, Souleymane Ganou et Alain Joseph Sissao, ce qui montre sans l'ombre d'un doute que nous avons là un enjeu majeur dans le corpus burkinabè depuis la publication des classiques tels Nazi Boni.

Ouédraogo l'aborde à partir de deux auteurs – Monique Ilboudo et Kollin Noaga – qui montrent, dans une certaine mesure, la récurrence de la question migratoire dans les lettres burkinabè et les rapports complexes entre les lieux, les corps et les sens à leur donner. En lisant ces réflexions sur l'espace et sur les parcours des sujets, il ressort clairement que l'exil et la problématique migratoire en général ne constituent pas seulement des questions historiquement et socialement caractéristiques de la société burkinabè, mais qu'ils méritent une considération transversale aux plans générique – pour les études littéraires – et disciplinaire à l'avenir. C'est la nécessité d'une telle ouverture dans l'approche d'un phénomène aussi marquant que la migration que souligne l'article de Souleymane Ganou sur ce qu'il appelle la « musique de la migration ». Il signe un article qui donne bien la mesure des défis théoriques et méthodologiques qu'entraîne l'appréhension des pratiques migratoires par l'analyse des clips vidéos. Parallèlement à ces productions littéraires sur l'exil, nous retrouvons un corpus qui montre que la migration ne s'entend pas seulement dans le sens d'une é-migration, mais également dans sa dimension interne à la sphère nationale. Il va de soi que sa portée sur la conscience des sujets qui l'assument et la valeur des lieux qu'ils traversent sera différente de ce que nous retrouvons dans les contextes d'exil. C'est précisément ce que permet de voir la réflexion fort à propos d'Alain Joseph Sissao, dans sa lecture de *Falagountou* de Yamba Élie Ouédraogo.

Les deux articles qui bouclent ce numéro pointent chacun vers des directions révélatrices de deux aspects importants quant aux outils théoriques et aux modalités de réception des œuvres littéraires burkinabè. Yves Dakouo propose au plan théorique un appareil conceptuel digne d'intérêt pour appréhender les pratiques rituelles dans la littérature en général, et les productions burkinabè en particulier. L'approche sémiotique trouve sa pertinence dans l'effort qui est fait de mieux saisir les phénomènes rituels qui, faut-il le rappeler, informent les productions littéraires africaines de manière caractéristique. Il était important de clore ce numéro sur des productions littéraires jugées peu ou mal connues, avec justement un article sur la réception. Et c'est ce que propose Edgard Sankara, dans une contribution qui est du genre de celles qui ne s'improvisent pas en raison de l'ampleur des discours de la réception que Sankara considère pour corroborer ses observations sur les

classiques africains, en particulier : *Les soleils des indépendances* de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma et *Crépuscule des temps anciens*, publié en 1962 – six ans avant la publication du célèbre roman de Kourouma. À la lecture de la contribution de Sankara, et au-delà du cas particulier de la réception de l'œuvre pionnière qu'a produite Nazi Boni, ce sont les modalités qui président à l'accueil favorable ou pas que peut connaître le texte littéraire qui ressortent également dans leur complexité et leur diversité. On pourrait dire que l'étude de ces modalités sera encore nécessaire pour accompagner la production des littératures africaines – et en l'occurrence celles étudiées dans ce numéro – d'une réflexion qui montre que l'état de la réception – surtout à l'échelle internationale – n'est pas toujours le reflet du dynamisme des scènes littéraires locales. Espérons que la diffusion de ce numéro aidera à établir une relative adéquation entre l'une et l'autre en ce qui concerne les littératures burkinabè.

Isaac BAZIÉ

Université du Québec à Montréal

Alain Joseph SISSAO

Institut des sciences des sociétés/CNRST, Ouagadougou